

LE PÈRE PEINARD



Réflecs

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois... 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

SOUPÉ DE LA POLITIQUE! FAUT PAS VOTER LES FISTONS

BALADE CHEZ LES ARTISSES INDÉPENDANTS

HARDI, LES COPINES DE TRÉLAZÉ!



L'assiette au Beurre

Ohé, les camaros, vous êtes-vous aperçus que ces jours derniers on a subi une crise ministérielle ?

Moi pas, foutre !

J'ai été mon petit train-train coutumier, sans que ça me fasse ni chaud ni froid.

Et vous de même, sûrement !

Crise ministérielle... replâtrage... plus ça change, plus c'est dégoûtant.

Faut pas s'en plaindre, nom de dieu ! Tout va bien, le grand chambard approche : les ministères sont comptés...

A quand le dernier aux enchères ?

En attendant, avec les premières chaleurs, la gouvernance c'est comme du

fromage de Brie, ça coule, — et ça pue bougrement fort, nom de dieu !

..

Et dire qu'à l'heure où je tartine, les murs de Paris se salissent d'affiches électorales !

C'est un déluge, mille dieux ! Les candidats sortent de partout, c'est pire que les crapauds après une grosse pluie : y en a de toutes les couleurs, depuis le blanc laiteux, jusqu'aux rouges les plus trognolents.

Evidemment, des goûts et des couleurs on peut discuter.

Mais, foutre, c'est perdre son temps !

Le meilleur ne vaut pas un radis de plus que son copain le plus infect : c'est toujours la même roustissure.

A ce propos, un mot aux bons bougres : quelques-uns sont encore à discuter si l'abstention est bonne ou pas bonne, en matière de vote. Pauvres niguedouilles, d'où sortez-vous ? Vous auriez roupillé un demi-siècle que vous seriez excusables !

« L'abstention, que vous dites, à quoi

ça nous mène-t-il ? C'est comme rien, c'est du vent, c'est de l'eau claire... »

Pas moins, qu'avec cette eau claire on peut encore se débarbouiller les chasses de toute la merde représentative qui nous bouche la vue. Et c'est déjà rupinskoff, d'y voir clair : de ne plus prendre les vessies pour des lanternes, et les escargots pour des locomotives.

Pauvres jobards, c'est comme si vous me disiez : « Tous les matins je m'en vas au bois couper des gaules pour me faire fesser. Y a un zigou qui me conseille de rester couché et de laisser les gaules monter en branches... J'hésite, je voudrais savoir à quoi ça m'avancera ?... »

Le boniment contre l'abstention est du même tonneau, nom de dieu !

Les votalleries, quels sales mic-macs !

C'est pas les anarchos qui tremperont là-dedans. S'ils mettent quèque chose dans les vases d'élection, ça sera des torche-culs bien brenneux, nom de dieu !

Ça sera leur façon de répondre à la Cambonne aux avances des salopauds de candidats qui leur gueulent : « Rendez-vous, citoyens électeurs ! »

Se rendre ? Abdiquer entre vos pattes aussi sales que crochues ?

Y a rien de fait ! On sort d'en prendre.

Hé, les bons bougres, si vous avez une soirée à perdre, allez donc faire un tour dans les réunions de votre quartier, histoire de reluquer les trombines des birbes qui veulent vous représenter. Ecoutez leur pallas cinq minutes et vous m'en direz des nouvelles.

Qu'ont-ils donc de plus que le moins déluré d'entre nous, ces blagueurs-là, à part l'ambition, l'aplomb et la roublardise ?

Alors, c'est ces merles-là qu'on va expédier à la Volière Municipale pour représenter le populo de Paris ?

Vrai, m'est avis qu'on aurait plus de bénéf à y envoyer une collection de mannequins qu'on solderait chez Godchaux.

Ça nous reviendrait moins cher et on serait tout de suite fixés !

Car, nom de dieu, les cipaux qui viennent de finir leur bail devraient nous servir de leçon. Quasiment tous se sont dit, — ou se disent encore — socialos. Tous, au moment de leur élection, jurèrent de nous débiter plus de tranches de bonheur en un jour, que le père Coupe-Toujours ne débite de galette en un an.

Turellement, les promesses des candidats, ça se réalise la semaine des quatre jeudis !

Les anciens cipaux ont tout juste fait ce que feront leurs remplaçants : ils se sont gobergés à notre santé.

A part ça, peau de balle et balai de crin !

Ils n'ont rien fait pour le populo !

Et tenez, les camaros, sans chercher quèque exemple espatrouillant... parlons de la propreté des rues, — s'en sont-ils occupés ?

Oh, quand il s'agit de pomponner les quartiers aristos, ils ne renaudent pas : pour ça, ils trouvent qu'on ne gaspille assez de galette.

Allez voir dans les Champs-Élysées : si un canasson s'avise de crotter, illico, dix-huit grands flandrins s'amènent avec un balai emmanché au bout du bras.

Ah, foutre, le crottin ne reste pas dix secondes !

Par exemple, baladez votre viande dans les rues de Montmartre, de Belleville, ou de n'importe quel quartier populeux, si vous dégotez un balayeur, je veux bien qu'on me la coupe.

Quand, par hasard, il en passe un, tous les mômes lui courent après, le regardant avec épatement manœuvrer son pinceau.

Dame, ils sont si peu habitués à voir pareil phénomène !

Ce que je dégoise pour le balayage des rues, je pourrais le rengâner pour tout, nom de dieu !

Allons, les bons bougres, faudrait voir à ne pas se laisser rouler à nouveau par la racaille ambifieuse !

Ces maudits candidats qui se foutent en ligne pour aller à l'Hôtel-de-Ville ont le nez creux : ils savent que c'est un bon

fromage, — et qu'outre ça, c'est comme qui dirait une couveuse à chéquards,

Ils braillent que s'ils en pincant tant, c'est pour nous représenter.

Zut, pour la représentation !

C'est de la comédie. N'en faut plus !

Quand nous voudrions faire quèque chose, nous n'aurons pas besoin de délégations.

En attendant, c'est pas la peine de faire la courte échine, pour aider les politiciards à s'asseoir autour de l'assiette au beurre.

On me dira à ça que les abstentionnistes n'ont pas l'air méchant... Laissez pisser le mouton : demain, ils seront la majorité. Ils commencent par être des jemenfoutistes et finiront par être des anarchos.

D'ailleurs, quand on sait ce qu'on veut, y a pas besoin d'attendre pour marcher qu'on soit aussi nombreux que les étoiles du ciel : les zigues d'attaque savent ce qu'ils veulent et l'exécutent eux-mêmes.

Pour les socialos à la manque, ils se feront toujours représenter à la soupe, pauvres vieux !



LES FILATEURS D'ANGERS

Leur grève ne semble pas prête à se terminer, nom de dieu.

Max-Richard et Bessonneau, deux gros exploiters, ne veulent pas accepter les propositions des grévistes.

Ces deux charognes ont répondu : « Rentrez dans l'usine ; reprenez votre travail et ensuite nous verrons ce que nous aurons à faire... »

Les ouvriers ont les pieds plats ! Ils ne veulent pas marcher dans ces conditions, sachant bien qu'une fois rentrés à l'usine, les patrons ne voudront rien entendre.

Ce n'est pas la première fois qu'on leur fait le coup ; une fois le travail repris, tout serait à recommencer. Ils préfèrent attendre qu'on leur donne un tarif en règle ; d'autres voudraient une journée fixe.

Une moitié travaille et les autres font grève. Hélas ! Ça sent mauvais pour les prolos.

J'ai bien peur qu'un de ces matins, ils soient obligés d'accepter les conditions des patrons. Oh mais ils rentreront au bain avec un peu plus de haine au ventre.

Et gare quand viendra la casse !

LES BONNES BOUGRESSSES DE TRÉLAZÉ

Ah, foutre, en voilà que j'ai rudement à la bonne !

Les petites allumettières, elles prennent feu plus facilement que les souffrantes qu'on leur fait fabriquer.

Cré pétard, elles ne sont jamais les dernières au bouzan !

A la grève des allumettes de l'autre semaine, c'est elles qui, comme nerf on fait le poil à tous les autres. Ni à Aubervilliers, ni à Pantin, ni à Bordeaux, ni à Marseille, ça n'a aussi chouetteusement ronflé qu'à Trélazé.

Quand le télégraphe a apporté la nouvelle de la grève, les bonnes bougressses n'ont pas barguigné :

« Zouh ! Tout le monde dehors ! »

Et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le bain a été vidé. C'est à peine si une

demi-douzaine de feignasses sont restées à turbiner, sous la protection des charpentiers à Carnot.

Et foutre, c'est purement par solidarité que les copines des allumettes ont fait grève.

Voilà qui est bath aux pommes !

L'autre mardi, jour de paye, le directeur de l'usine, un sale cochon s'il y en a un, a essayé de les faire canner : il en a été pour ses frais.

Le jean-foutre ne s'était-il pas avisé de faire afficher sur la porte un papier où il disait : « Les ceusses qui voudront rentrer au bain n'ont qu'à passer se faire payer. Ceux qui ne viendront pas seront saqués illico et on leur portera leur pognon à domicile... »

Ces menaces n'ont foutu la trouille à personne ! Au contraire, nom de dieu, ça a fichu tout le populo en colère. Si bien qu'à un moment, l'adjoint au maire, ceinturé d'une sous-ventrière, s'est amené à la tête d'une chîée de gendarmes et a fait faire les trois sommations avec le roulement de tambour à la clé.

Mille bombes, le salaud avait-il donc des intentions de se payer un massacre kif-kil celui de Fourmies ?

Le populo ne s'est pas ému : les gendarmes ont eu beau foutre le sabre au clair, charger carrément et moucher les gas qui étaient au premier rang, ça n'a pas eu d'effet.

Si bien que c'est le directeur qui a été estomaqué : à la reprise du travail, il était à la porte du bain, chapeau à la main, l'air moitié figue moitié raisin : « Entrez mesdames, soyez les bienvenues... » qu'il faisait à toutes, avec une grande révérence.

Le loup s'était fait agneau !

Cré pétard, les bonnes bougressses lui ont vivement prouvé qu'elles ne coupaient pas dans ses salamalecs : dans la cour de l'usine, elles se sont foutues à danser une farandole galbeuse, en chantant des chansons anarchotes.

Le directeur en était comme une tomate !

Ah, mille dieux, si toutes les bonnes bougressses de France et d'Algérie avaient autant de moëlle que les copines de Trélazé.

Les patrons seraient vite cuits !

LOGÉ A L'ŒIL

Ah foutre, qué malheur que tous les refilleurs de comète ne soient pas aussi finauds qu'un pauvre vieux de 71 ans, qui avait trouvé à se gîter chiquement.

Voici : à Auteuil, rue des Vignes, y a une riche turne appartenant à des aristos qui sont allés passer leur hiver dans les pays chauds.

La piôle était donc vide.

Si c'est pas un crime de laisser des cahutes inhabitées, tandis qu'il y a des foulitudes de déchards à la recherche d'un poussier !

Le vieux en question avait été larbin chez l'aristo. Turellement, il n'y avait pas récolté de rentes, à preuve qu'à 71 ans, après avoir usé sa jeunesse à servir ses maîtres, il se trouvait dans une purée noire.

Pour lors, il eut une idée faramineuse « Pourquoi donc que je ne me logerais pas chez ce jean-foutre de richard ? Il me doit bien ça, je me suis assez esquiné à son service... »

Sitôt ruminé, sitôt exécuté !

Tous les soirs, le vieux s'amenait en peinard, ouvrait la lourde franchement, s'enquillait dans la piôle et roupillait dans le pieu de l'aristo.

Y avait deux mois que ça durait et ça n'aurait cessé qu'à la rentrée du richard, sans les voisins. Y a toujours des types qui, par bêtise plus que par méchanceté, font des misères au monde.

De voir une camoufle allumée chez les aristos qu'on savait absents, ça fit jaser les pipelettes d'à côté... De là à aller jacasser la chose au quart d'œil, y avait qu'un pas — il fut vite fait.

Si bien que les sergôts se sont amenés et ont pincé le pauvre vieux. On l'a embarqué pour le dépôt.

Les torchons quotidiens ont raconté l'histoire et ajouté que le vieux est fou.

Bougres de birbes ! Il serait à souhaiter qu'il y ait des tapées de maboules kif-kif celui-là :

Les piôles vides seraient vite habitées !

HORREURS MILITAIRES

Les grosses légumes nagent dans des baquets de joie.

Les autres années il leur fallait prendre pour la marine les conscrits ayant les plus bas numéros. Cette année, ils n'ont pas eu cette peine ! La marine s'est recrutée toute seule : il s'est proposé plus de volontaires qu'il n'en fallait.

Là-dessus, les jean-foutre ont décroché leur guitare et se sont mis à nous seriner un air sur l'amour de la patrie qui a poussé les conscrits à se faire marsouins.

La poufiasse de patrie endosse tout ce qu'on lui fourre sur le poil : elle a bon dos !

Pourtant, m'est avis que la jubilation des charognards de la haute n'est pas de saison.

Ce qui a décidé les jeunesses, ce n'est pas l'amour du métier militaire, c'est l'envie de quitter le plancher des vaches pour voir du pays. Tè, quand on a vingt ans, on veut jeter sa gourme et on n'est pas fâché de trouver une occase pour aller reluquer les frimousses jaunes des chinoises, ou les trognes noires des amazones de Bec-en-Zinc.

Cet esprit d'aventure que dénote la demande de ces conscrits devrait plus tôt faire réfléchir les galonnards : c'est tout juste le contraire de l'esprit de discipline.

Y a des risques !

Evidemment, nom de dieu ! Pour cela, les jeunesses ne s'illusionnent pas. Mais quoi, en admettant qu'ils cassent leur pipe dans un coin perdu de la terre ou qu'ils aient la déveine d'être croqués par un requin, ils ne perdront pas grand chose ! La vie est devenue si dure pour les prolos qu'on ne tient plus guère à la vivre... C'est du moins le raisonnement qu'ils se font.

Oui, voilà le coup : les fistons se jettent dans la marine en risque-tout, pour brûler leur existence par les deux bouts, kif-kif une camoufle.

Pourtant, comme je les ai à la bonne faut que je leur jase quelques unes des mistouffles qui les attendent. Justement un bon bougre de gribier qui en a vu de toutes les couleurs m'envoie une babillarde sur ce sujet. Je la colle nature.

Mon vieux Peinard,

Je sors du 4^e de saloperie de marine, à Toulon et j'ai été en Indo-Chine. Je voudrais raconter aux camarades la vie ignoble de caserne, les souffrances à bord pendant la traversée ; puis le martyre sous le soleil du Tonkin ; les atrocités commises par les galonnards et les soi-disants médecins de marine.

Pour aujourd'hui, que je donne un petit conseil aux conscrits : c'est en arrivant à Toulon, d'aller visiter le cimetière Saint-Mandrier, lieu appelé la Colline. Là, ils verront une foultitude de petites croix, avec une plaque en fer blanc sur chaque.

Si, devant ces sales petites croix, les cons-

crits restent patriotards, — c'est qu'ils seront dans la peau de rudes moules !

Du reste, en arrivant à la caserne on saura commencer par les dégouter du métier : après avoir été engueulés pendant tout le voyage par les cabots qui leur ont chapardé leur indemnité de route, ils seront maintenant basculés par les galonneux de tout calibre.

A la caserne Missiessy on les parque sur des navires pourris ; on leur jette effets et fourniment sur les bras, et de plus un hamac démonté.

Voilà le pauvre campluchard avec tout ce fourbi dont il ne sait que foutre ; pour finir de lui faire perdre la boussole on ne cesse de gueuler après lui et de l'insulter.

Le soir, aussitôt que la nuit arrive, l'on allume deux mauvais fallots dans la batterie : ça éclaire autant qu'un étron de chien dans une lanterne ! Ça fait la balle des anciens qui s'amènent et dévalisent les bleus.

Ah, les pauvres bleus, ils ne sont pas à la noce ! surtout ceux qui arrivent de la cambrouse. Les premiers jours on ne touche pas de nourriture, tant pis pour ceux qui n'ont pas de galette !

Le quartier est consigné, il faut aller à la cantine, qui en profite pour faire payer quelques haricots dix ronds. Cela dure huit jours, pendant lesquels le cantinier fait rudement son beurre.

Les galonnards donnent comme prétexte à cette consigne que les bleus ne savent pas saluer.

Ça passe, quand on a un peu de braise dans son gousset. Mais le pauvre bougre qui n'a pas le sou, que foutre ? Il ne touche rien à la compagnie : s'il réclame il aura tous les sous-offs à son cul... Alors, quand il est fatigué de se bomber, il est obligé de mendier aux autres soldats un peu de croustille.

Et je le répète, cela dure plusieurs jours !

Mais, va-t-on demander : qu'est devenu le pain des soldats ?

Peuh, les sous-offs l'ont bazardé à la cantine. Dame, faut bien fricoter...

Un dur à cuire.

Mille dieux, comme débuts dans le métier, voilà qui doit donner à réfléchir à plus d'un.

C'est pas fait pour chevilla l'amour du patriotisme aux fesses des bleus !

BALADE CHEZ LES ARTISSES INDÉPENDANTS

Ce sacré nom de dieu de printemps vous fourre des fourmis dans les pattes ; tellement qu'il n'y a pas mèche de tenir en place.

Ça m'est arrivé l'autre jour, foutre ! Et j'ai été flanocher aux Champs Elysées. Le nez en l'air, je reluquais les belles piôles où un de ces quatre matins les bons bougres viendront s'enquiller.

Quel beurre, ce jour là ! Je pensais à la risette que feront les mômes, quand ils se verront embobinés dans la soie et les édredons, couchés dans les grands plumards des catins de la haute.

Y a pas que des riches turnes aux Champs-Elysées.

En attendant le grand jour, les fistons peuvent pousser une balade dans ce quartier d'aristoches et de richards, — ne serait-ce que pour reluquer au pavillon de la Ville de Paris, l'exposition des artisses indépendants.

J'y ai été foutre ! Et j'en vas dire mon sentiment aux camaros :

D'abord, rien que le nom : Indépendants ! C'est rûpin, foutre.

« Mais en quoi qu'ils sont plus indépendants que les autres ? » vous allez demander.

Ah, voilà : les autres, ceux des Salons officiels, ont un jury d'admission. Et foutre, dans son genre, ce jury n'est pas moins citrouillard que celui qui s'avachit au Palais d'Injustice.

Il est composé de grosses légumes de la boîte à couleurs, de professeurs des Beaux-Arts, de cornichons de l'Institut : une rata-touille de gagas, quoi, quigueulent comme des blaireaux contre les aminches qui coupent pas dans leurs bonnements dégueulasses ; une tripotée de vieux mercantis décorés qui vendent des trucs pour faire de la peinture, ah, chaleur ! comme il débiteraient de la pommade pour les cors aux pieds.

Turellement, mes sacrés chameaux du jury font risette à ceux qui leur emboîtent le pas. Alors, vous pigez ? les petits lèche-culs peuvent foutre en montre toutes les gnoleries qu'ils ont torchonnées, quand même ça serait le pan de leur liquette, bondieu !

Pour ce qui est des zigues d'attaque, la peau ! Y a pas de pet qu'on les accepte ; ils peuvent se tirer des fluttes.

Aux Artisses Indépendants, pas de ces foutaises de jugeries et de votailleries.

Une supposition, — tu as badigeonné un canasson, une gonze ou un paysage. Personne te demande si ta rosse a deux têtes, si la gigollette a du cuir de rhinocéros sur les abattis et si ta campluche sort pas du cabas d'une marchande de quat'saison. Rien de ça, foutre ! Tu envoies ton turbin. On te le fout contre le mur, accroché à un clou, — et débrouille-toi avec le populo.

Vive la liberté, mille dieux ! Dégobillons sur les lois, décrets, règlements, ordonnances, instructions, avis, etc., etc. Foutons dans le fumier bouffe-galette, juges et roussins : les cochons qui confectionnent les lois, les bourriques qui les appliquent et les vaches qui les imposent.

Oui, faire ce qu'on veut, y a que ça de chouette, en Art comme dans la vie. Et merde pour l'École des Beaux-Arts : c'est encore une guimbarde qu'il faudra foutre à cul, comme toutes les académies, tous les instituts et les autres rouages de la sacrée cochonne de gouvernance.

Donc, pas de jury, chez les artisses Indépendants.

Bien, ça, nom de dieu !

Mais les couillons ont-ils pas eu la loufoquerie de s'appuyer un président, deux vice-présidents, deux secrétaires, un trésorier et un comité de treize membres ! Oh, là là ! l'amour du galon et de la cocarde, faudrait pourtant laisser ça aux larbins et aux troubades.

Et ils sont pas forts, turellement, dans cette administrance : ils ont pas seulement eu la jugeotte de coller une fois par semaine l'entrée à l'œil. Le dimanche, on casque dix ronds ; les autres jours, vingt. Alors, les peinars qui n'ont pas un pelot à gaspiller et qui veulent tout de même zyeuter de la peinture, faut qu'ils se bombent, sang dieu !

Qu'est-ce qu'ils auraient à rouspéter, ces fourneautins d'exposants, si une troupe de camaros en bordée foutait en l'air la caisse et le tourniquet et se torchait le cul avec les toiles ?

Mais ils feront pas ça, les copains : ils s'écorcheraient le trougnard avec les paquets de couleur séchée...

Allons, entrons-nous ?

Il y a cinq salles à voir : 1,300 tableaux et quelques mottes de sculpture.

Salle 1

Nom de dieu, ils sont pas rigouillards, ceux de la première salle !

Ils savent pas que fiche de leur liberté, les pauvres wagons.

Ils foutent dans leurs cadres un tas de ma-

chines torcheculatives : des gueules de femmes en sucre de pomme, kif-kif les sidonies des devantures de merlans ; des paysages avec pas plus d'air, bon dieu, que dans une cellule de Mazas : des sentimentaleries, pareil les chromos des paquets de chicorée.

Et puis, ils nous canulent avec leur peinture au jus de chique et à l'eau de fumier.

Qu'ils foutent donc du vent et de la lumière dans leurs paysages.

Et quand ils représentent des bonshommes dans une piòle, pourquoi qu'ils leur foutent une dégaine de cabots, comme on n'en voit qu'au Théâtre-Français ? Pas de ces mics-macs, nom de dieu : c'est du démoucheté et du neuf qu'on vous demande.

Heureusement, dans la salle 4 nous verrons des impressionnistes ! Ceux-là, c'est des lapins ; d'ailleurs on ne sera pas en pays inconnu, car, dans le tas, y en a trois que les copains du père Peinard connaissent déjà, vu que ces trois-là ont toutu des images à la dernière page du carnet.

Mais nous n'en sommes encore qu'à la salle 1, cré pétard !

Tiens ! un bec de gaz tout de travers. Regardons l'explicite dans le catalogue : *Une Rue de Pétersbourg*, par Alfred Schlaich. C'est-il une bombe posée par un bon bougre de nihiliste qui a chahuté ce bec ? On le dirait, foutre ! A-t-elle au moins fait danser le rigodon à quelques lèches-culs du Tzar-Pendeur ?

Paysages pas trop défrichés, peints par Jacinthe Pozier, à Eragny, le patelin où turbine aussi le père Camille Pissaro, un impressionniste chouetto-sulfard qui fout dans sa poche les plus huppés fabricants de paysages, mais qui n'expose pas avec les Indépendants.

Hou, un lion ! Le bouffe-galette Lafargue parlait l'autre jour du « lion populaire ». C'est probablement le lion populaire collecto que ce Gustave Weitheimer a peinturluré. On peut lui foutre des roulées de coups de botte, il ne renaudera pas : il est empaillé.

Des ratichons, maintenant ! Ils s'aboulent en procession, et, le long du chemin, une chiée d'empapaoutés, se foutent à genoux, en rang d'andouilles. Signé : Henri Charier. Quelle peinture dégueulasse !

Vaut mieux reluquer les croquis de Léon Valtat, ça grouille et ça a du nerf : celui-là n'a pas que son pinceau de poilu. Je gobe son grand tableau : une chouette fillasse, putain comme chausson, qui se trimballe sur le boulevard. Pour sûr, elle va rouler dans les grands prix les bourgeoisillons qui rôdent autour de ses froufrous. Laissons-là sur le trimard, et rappliquons dans la

Salle 2

Pigez ce paysan d'Auguste Bellanger, qui se gargarise avec le *Petit Idiote*. Pas moyen de savoir quel est le plus mouche : le campluchard ou son peintre ?

Les youtres capitalos et les mitouffiers de Hermann Paul me bottent assez. Ça rappelle, de loin, les caricatures de Daumier : un riche type du temps de Louis Philippe et de Badin-gue, ce Daumier ; en voilà un qui avait à cran les juges, les avocassons, les politiciens, les trioteurs et les bourgeois.

Quelqu'un qui ne risque pas de se foutre des ampoules, nom de dieu, c'est cette niguedouille de Serendat de Belzim. Il a laissé tomber une vessie dans une cuvette de fromage à la crème — bon fromage à la créème !... — et il intitule ça : *Naissance de l'Amour*. Brrr ! il est rien fadasse, ce béguin-là, mes petites gigolettes.

Et ça, à quel sexe que ça appartient ? On peut pas dire. C'est un mannequin, couvert d'une couche de vert-de-gris et le doigt sur la bouche. Chut ! il fait de l'équilibre sur les nénuphars d'une mare. L'auteur, Eugène d'Ar-

gence, prétend que ça représente *le Silence*. Tant mieux ! Il manquerait plus que ça, qu'il se mette à dégoiser un pallas, ce mannequin. Je crois pas que son boniment commencerait par « Vive l'Anarchie ! » Il demanderait plutôt les chiottes, attendu que son vert-de-gris a dû lui foutre une foire épastroillante. Ça emboucanne déjà ! Respirons, vite les *Fleurs* de José Engel. Nom de dieu, elles sentent rien : c'est des chrysanthèmes.

Du même Engel, voilà des chardons. Foutons-les dans la mangeoire de Léon Deubissac, qui, dans la

Salle 3

expose des militaires. Comme disait Manet en parlant des soldats de cette vieille toupie de Meissonier : « Tout est en fer, — excepté les cuirasses. »

Comment ! encore cette seringue de beau zinc de Serendat de Belzim. Titre de son nouveau tableau : *Le Penseur*. Ce penseur est un modèle ganachard, camouflé en moine. Il rumine profondément : il se demande si sa barbe, qu'il vient de teindre en acajou, ne va pas passer au vert pomme pas mûr.

Autre cléricouillarderie, par Edward Grenet : un type, avec une auréole en place de galurin, a trouvé dans un jardin un loupot dont la nounou s'est civalée pour aller regarder la feuille à l'envers avec un pompier. Il berce le momignard et file la quenouille. Dessous, il y a des vers de François Coppée, encore plus trous du cul que le barbouillage, et c'est pas peu dire, nom de dieu !

Femme aux signes, par Albert Arthus. Elle en a partout, — sur la caboche, sur les estomacs, sur la bedaine, sur les cuissots, jusque sur le cadre. Ça ne la rend pas plus mariale, nom de dieu !

Est-ce qu'elle est opportuniste, radigaleuse ou possibilarde, la République en plâtre de Lucien Lagarde ? Je m'en fous. N'importe l'étiquette. C'est toujours la même binaise, mille dieux ! et tant qu'il y aura des gouvernants, il y aura de la mistouffe pour les gouvernés.

Attention ! je vas chialer ! *Visite au cimetière*, par Paul Gondrexon. Peinture de deuil, patouillée au cirage, par un croque-mort, avec une brosse à ripatons.

Les paysans de Louis-Julien Brouillon sont bien torchés, et les figures de G. d'Espagnat, pas mal.

Chic ! *Pemna*. Qui ça, Pemna ? Un gas à poil qui s'était révolté contre le seigneur d'un patelin d'Italie. Par malheur, il a écopé deux fois et rudement : primo, mon jean-foutre de tyranneau le fit clouer à un arbre ; deuxièmement, Pélovy s'est foutu à le peindre. Autant vaudrait-être barbouillé par un bon bougre de vidangeur.

De la peinture claire, de qui ? D'Eugène Robert. C'est des vues des Alpes-Maritimes et du Var. Bravo, pour l'impressionnisme !

Puisqu'on a pas autre chose, faut bien se contenter d'explosion de couleurs ! Or donc, maintenant, à la salle 4 : tous les chouettes topos y sont.

Mais, zut ! Assez de teinture pour une fois. Je renvoie la fin du flanche au prochain numéro.

D'ailleurs, c'est pas pour chiner, mais je trouve un peu godiches les œuvres d'art comme on les comprend dans cette charogne de société capitaliste.

Ces tableaux que les types calés accrochent à leurs murs, comme ils pendent des décorations à leurs paletots ; ces bronzes alignés sur des étagères, kif-kif des étrons en sentinelle le long d'une route... tout ça, c'est de la gloriole et du battage !

Arrivera bien un jour, nom de dieu, où l'art fera partie de la vie des bons bougres, tout comme les biftecks et le piòlo.

Du coup, les assiettes, les cuillères, les plats à barbe, les chaises, les lits, les armoires, tout le fourbi quoi ! en y ajoutant les étouffes pour frusquer les bonnes bougresses aussi bien que celles à rideaux.... Tout, tout, cré pétard, aura des colorations mirobolantes et des formes galbeuses.

A ce moment, l'artiste ne reluquera pas l'ouvrier, du haut de son faux-col : les deux n'en feront qu'un.

Mais, pour qu'on en vienne là, faut que la Sociale marche grand train et qu'on soit en pleine civilisation anarchote.

CAUSETTE POSSIBILARDE

Par le temps qui court, les possibilos calémanistes sont chouettelement intéressants à reluquer.

Oui, nom de dieu, car ils sont en train de faire peau neuve ! Comme qui dirait des chenilles que le printemps travaille et qui veulent se frusquer en papillons, — ceci dit sans froisser les possibilos.

Eh oui, foutre, c'est comme je le dis ! Les gas en sont là : ils s'aperçoivent que tout leur bagage de socialos à la manque ne vaut pas un pet de lapin. Pour lors, voulant dégouter quelque chose de plus hurf, ils cherchent à s'orienter.

Turellement, quand on a de la franchise au cœur et du poil au ventre, y a pas trente-six manières de s'orienter.

Y en a qu'une bonne, foutre !

C'est de virer du côté des zigues d'attaque : de marcher avec les anarchos.

Les gas sont en bonne voie, cré pétard, seulement, ils y mettent de la réflexion et tournent autour du pot. Ils prennent le chemin des pianos, — en vertu du proverbe macaroni « qui va piano va long lano »... n'importe, ils marchent, et c'est l'essentiel !

Oh, ça ne m'épate pas. Y a belle lurette que j'ai prévu ce qui arrive.

C'est pas d'aujourd'hui que je rengaine qu'il y a de la ressource avec les socialos à la manque, — les chefs mis à part.

Les bons bougres qui ont emboîté le pas, y ont été franc jeu : ils comprennent qu'ils se sont empetrés dans un marais et tâchent d'en sortir.

Seulement, nom de dieu, comme ils ont un brin d'amour-propre, ils veulent bien quitter le chemin de traverse pour suivre la grande route, mais n'aiment pas l'avouer carrément.

Cette hésitation (qui est bougrement dans la nature humaine), rend le *Parti Ouvrier* tout plein rigolboche à reluquer ; on y trouve des fartines où sont quasiment discutés les moyens de devenir anarcho sans que ça y paraisse.

Ainsi, dans le numéro du 31 mars, un bon bougre qui signe G. Meunier a accouché d'un flanche pas trop mouche sur la *Grève Electorale*.

Le gas rogne de voir le parti ouvrier crever d'une salle maladie, rudement plus dangereuse que le choléra : la *Siegeomanie* !!

Il a plein le cul des birbes à qui l'espoir de devenir quelque chose dans les légumes a fait perdre de vue la Sociale ; il a vu que si le parti ouvrier avait dépensé pour la propagation des idées socialistes les sommes et les efforts que lui ont coûté ses campagnes électorales, il n'en serait pas aujourd'hui où il en est.

Donc, y a pas, il a soupé des boniments électoraux, et il souhaite qu'on fasse quelque chose.

Ce quelque chose... c'est l'Abstention électorale !

Dame, le gas rechigne bien un tantinet en disant ça. Il prévoit les objections de ses amis ;

la première qu'ils vont lui foutre au nez est celle-ci : « Ce que tu prêches, c'est la théorie anarchiste ».

A cela, il réplique : « Quand ce serait vrai, cela me serait bien égal de prendre, fût-ce même aux anarchistes, une idée qui me paraît bonne... »

Mille dieux, fiston, t'as bougrement raison ! Prends les bonnes idées ousque tu les trouves, farcis-en ta caboche.

Né te gênes pas : viens dans notre jardin, t'en choperas tant que tu voudras... Et ni bibi ni d'autres, n'y trouveront à redire. Au contraire, si ta récolte est lourde, c'est avec plaisir qu'on te donnera un coup de main pour le chargement.

Dans le numéro du 25 mars (toujours du *Parti ouvrier*), un autre possibilo a accouché d'une tartine terriblement longue, intitulée *L'Anarchie*.

Y en a trois colonnes, nom de dieu ! Et tout ça pour rengainer contre les idées anarchotes toutes les gaoleries que débitent les bourgeois.

J'en aurais rien dit, s'il n'y avait dans la tas une gnolerie plus carabinée que les autres.

Voici la balourdise en question, je la colle nature : « *Qui dit : entente, association, dit : abnégation partielle de l'autonomie individuelle au profit de la collectivité.* »

Que les jean-foutre de la haute débitent une trouducuterie de ce calibre, ça s'explique ! Ils ont besoin de faire croire que le populo a dû sacrifier une part de sa liberté naturelle pour se foutre en société. Ils prêchent pour eux, puisque c'est eux qui rabottent cette part.

Mais toi, cré pochotée ! Toi, qui te dis socialo, et que je crois franc (n'ayant aucune raison pour supposer le contraire), comment peux-tu débogouliner une bourde pareille ?

Voyons, il ne t'est donc jamais arrivé de t'associer avec un copain pour tricoler un fourbi quelconque ?

Si, n'est-ce pas. Or, cette association, pourquoi l'as-tu conclue ?

Pour augmenter ton bien-être, à commencer par ton autonomie individuelle qui en est la base. Si, au contraire, il t'avait fallu rogner ton autonomie et réduire ton bien-être, tu n'aurais pas marché et tu aurais envoyé l'association aux cinq cents diables.

Eh bien, ce qui est vrai d'une petite association entre quelques bons bougres, l'est tout autant quand il s'agit de la grande société.

Les bons bougres qui ont commencé à s'associer n'ont pas eu gros comme l'ongle de leur autonomie à sacrifier. Bien au contraire, leur association a foutu une rallonge à cette autonomie, qui a grandi en même temps que la société se développait.

Oui, foutre ! Qui dit association, dit augmentation de bien-être, -- sans sacrifice d'aucune sorte pour les associés.

**

La manière dont on conçoit l'association est la base de tout : les jean-foutre de la haute l'ont bien compris, nom de dieu ! Aussi, ils nous ont introduit l'idée de sacrifice dans les boyaux de la tête.

Sans cela on ne les endurerait pas ! En effet, le populo sait très bien que les richards et les gouvernants le grugent ferme ; seulement, il endure ce pillage comme un mal nécessaire.

Et ce qui le maintient dans cette garce d'idée, c'est la grosse gnolerie que tu as débitée, ohé, le possibilo !

Comme toi, le populo gobe que toute association implique un sacrifice. Le jour où il comprendra qu'une société doit donner du profit, rien que du profit, à tous les associés, -- ce jour-là, il se rebiffera !

Et maintenant, mon pauvre possibilo, je m'arrête : si tu n'est pas bouché à l'émeri tu comprendras que ta réfutation des idées anarchotes ne vaut pas tripette, puisque ton plus gros argument est une trouducuterie bourgeoise.

Sur ce, je m'en vas boire un demi-setier, car tu m'as donné bougrement soif !



Voilà le facteur qui m'apporte deux poulets. L'un est du père Peinard, qui ronchonne bougrement parce que je le laisse sans nouvelles depuis un bout de temps, -- une canaillerie de la poste, sans doute, qui se fout à chaparder mes épistoles, ce qui me fiche assez en rogne. Quant à l'autre, il me flanque 500 livres de baume sur le cœur.

Ben oui, foutre ! Ça arrive d'un petit patelin des Pyrénées-Orientales, tout proche de l'Espagne, un pays que je ne connais ni d'Adam ni d'Eve, mais ousque tout de même nichent des bons bougres qui lisent mes flanches, -- ce qui fait rudement plaisir à bibi.

Et sans plus barguigner, je passe le crachoir à mon correspondant :

Père Barbassou, -- qui que je suis, quèque je veux et ousque je perche, je vas vous le dégoiser :

Primo, je suis un lecteur du *Père Peinard*, un bon petit lieu de campluchard, franc comme l'or, ne demandant qu'à connaître ; ayant au cœur la haine des jean-foutre, et n'attendant que l'occase pour leur tanner le cuir.

Au 1^{er} zouave, où j'ai tiré trois ans, j'ai reluqué de près toutes les dégoûtations et les saloperies du militarisme. J'ai laissé à la caserne mon patriotisme, et bougrement d'illusions avec !

Anarcho, je le suis devenu comme poussent les feuilles aux arbres, naturellement ; ayant appris l'état de menuisier j'ai aussi fait un brin de trimard, et bondieu, j'ai connu là toutes les mistouffles qui tombent sur le casaquin, des prolos.

Aujourd'hui, je suis retourné dans mon village, Saint-Marsal, un pays de 500 habitants, planté à 800 mètres au dessus du niveau de la mer. Là, comme les camerluches, je cultive mon petit champ, tout en fabriquant la menuiserie des gas.

Tous les 500 types qui peuplent le patelin sont de vrais culs-terreux, possédant un petit bout de champ, et remuant la terre du premier de l'an à la saint Sylvestre.

Ça ne marche pas comme sur des roulettés, nom de dieu ! On a beau masser sans fin ni cesse, on ne peut se foutre sous la dent que du pain noir et des pommes-de-terre.

Tout va à l'impôt, à l'hypothèque, à la rente. La gouvernance et les richards nous rongent comme un chancre.

Et avec tout ça, on est en retard d'un siècle ! La caboche des gas est rudement farcie de préjugés ; faut voir ça, mille dieux, quand le raticion, sonnait sa cloche, appelle son troupeau de gourdiflots.

Quand même, cré pétard, je me décarcasse pour faire la causette aux camaros ; le dimanche, nous nous rassemblons une floppée et, tout en tirant une sucée au *pourro*, nous causons de ces garces d'affaires qui marchent foutre si mal.

« A coup sûr, que jaspinent les aminches, ça ne roule pas plus qu'une boule carrée dans le sable. Nous traversons un foutu chien de temps : les politicards se sont gaussés de nous jusqu'à plus soif, peu importe le masque qu'ils se collent sur la tronche ;

nous restons, avec eux, couillons comme la lune.

« Mais, vingt dieux, que peuvent faire à la situation des pauvres gens comme nous autres ? Tu nous jacasses bien de l'Anarchie, petiot, de la parfaite égalité, de tout le diable et son train, sans gros colliers d'aucune espèce.... Mais, ça se peut-y, ce machin-là ?

« La nature, elle-même, n'a-t-elle pas voulu que les hommes fussent inégaux, kif-kif les cinq doigts de la main. Ainsi, nous autres qui sommes grimpés si haut, loin du chemin de fer, du télégraphe, de tout ce qui rend la vie douce aux types de la ville ou de la plaine, ne serions-nous pas, -- même après avoir foutu le gouvernement et les riches en marmelade, aussi peu avancés qu'avant ? Notre terre est si maigre qu'elle ne peut pas produire du froment ; au mois de mai les vignes ne verdissent pas la colline, à cause du putain de froid ; seuls, le sarrazin, le seigle poussent par ici. Ça ne peut jamais faire que du bricheton aussi noir que la conscience d'un Panamitard.

« Voilà donc qu'en Anarchie, le monde de la montagne dévalerait comme une avalanche sur les gas de la plaine... Et foutre, y aurait-il de la boustifaille pour tous ?

« Nous croyons pas ! Et pis, mon fiston, nous voyons encore un avaro dans le fonctionnement de ta bougresse de Sociale : Y a des types instrctionnés jusqu'au bout des ongles, des bougres à hauteur qui ne feraient que grifonner sur la paperasse et turbiner du ciboulot, tandis que les autres s'esquinteraient le trou du cul à faire les ouvrages pénibles. Les premiers ne seraient-ils pas kif-kif les chameaux de bourgeois dans la vache de société actuelle ?

« Autre chose, cré pétard ! Il va bien le programme des anarchos quand il dit : l'usine aux ouvriers, la mine aux mineurs, la terre aux paysans... Mais, tonnerre de brest, y a pas que ça, sur la machine ronde : y a bien aussi la mer. Quoi que vous en foutrez ?

« Si tout un chacun a le bouloitage, le gîte et le couvert assuré, qui donc, mille bombes, voudra s'aventurer sur la grande tasse ? On n'est nulle part si solide que sur le plancher des vaches. »

Voilà, père Barbassou, la ruminade que m'opposent les aminches quand je leur donne connaissance de vos babillardes. Et, foutre de foutre, comme je ne veux pas me faire plus marriole que je le suis réellement, j'avouerai sans fard que je ne peux pas les convaincre.

Je dirais plus, nom d'un sort, cette différence entre les terres de la montagne avec celles de la plaine est si visible à l'œil nu, que, des fois, sans le vouloir, je me surprends à douter de moi-même...

Que voulez-vous, je suis encore jeunet ! J'ai la caboche en travail, et au risque de vous canuler, je vous prierai, père Barbassou, de répondre aux objections des aminches.

Voilà qui est nettement parlé, mon fiston, foutre non, tu ne m'emmerdes pas ! Bien au contraire, et dans le prochain numéro du carneton je te promets de faire mon possible pour te contenter.

A la prochaine, l'ami.

Le père Barbassou.

TOUJOURS CES CHAROGNES !

Ils n'en ratent pas une les jageurs : ils viennent encore de toutre six nouveaux mois de clou à Zo d'Axa, pour une tartine de l'Endehors.

Rullières, un bon lieu tout jeune, qui n'a que 18 ans, vient d'être condamné à mort par les jageurs de la Loire. Les copains se souviennent qu'étant mineur à Villars, il tira des coups de revolver sur son cochon d'exploiteur.

Heureusement, les jageurs ne tiennent pas le fiston !



TANNAGE DE SALE CUIR

Choisy-le-Roi. — J'ai toujours à regagner les mêmes fourbis sur l'exploitation faramineuse qu'endurent les prolos.

Raison de plus pour en causer, nom de dieu !

Ainsi, Choisy, quoique perché tout près de Paris, n'est pas du tout un patelin choisi ; les ouvriers s'y laissent manger la laine sur le dos par leurs patrons, — c'est tout juste s'ils ne lui disent pas merci.

Evidemment, y a des exceptions. Le malheur c'est qu'elles sont bougrement trop rares :

Ainsi, à la fabrique de maroquins Petit-Pont, outre les patrons, il y a à subir plusieurs chiens galeux qui ne jubilent que lorsqu'ils peuvent faire une mistouffe aux ouvriers qu'ils ont sous leurs ordres.

Une de ces bourriques-là est un type qui a de l'influence à la Société de Libre-pensée de Choisy. S'il était toujours resté au niveau des camaros, ça n'aurait probablement pas été un sale type ; mais maintenant qu'il a du grade c'est une rude bourrique.

Quoique libre-penseur, le nommé Dourdet est un sale jésuite. Il asticote les autres chefs d'ateliers, les traite de bonnes têtes, et les pousse à faire comme lui.

Son rêve est de manœuvrer de telle sorte que tous les prolos qu'il suppose avoir des idées anarchotes soient foutus à la porte.

C'est ainsi qu'il a fait défendre par un espèce de chimiste qui est directeur, que dans la fabrique, les plus clairvoyants adressent la parole à leurs camarades. Nom de dieu, voilà qui est raide ! Autant vous foutre un vrai baillon, quoi.

Et l'on ne s'en est pas tenu là, nom de dieu ! Y a quelques semaines, un contre-maitre nommé Lemoine, qui fait du zèle pour passer directeur, fichait deux prolos à la porte sans un brin de motif.

La semaine passée, c'était au tour de deux autres, qu'on fit monter au bureau au beau milieu de la journée. Ils demandèrent pourquoi on les saquait et voulurent voir le patron : « Il n'est pas là ! » qu'on leur dit.

— Eh bien, on va voir le directeur.

— Il n'est pas là, non plus. »

Tonnerre de Brest, ça ne fut pas du goût d'un des camarades : un type à poigne, qui n'a pas froid aux yeux.

Il ne fit ni une ni deux : il se posta devant la porte et attendit le birbe qui était cause de leur renvoi. Puis, sans explications, il te lui envoya quelques livres de viande non désossée sur le coin de la margoulette. Au lieu de se rebiffer, le salaud se rentra vivement dans la fabrique.

Pardienne ces charognes-là, c'est aussi foireux devant un gas d'attaque que c'est plat et lèche-cul en face des patrons.

Chose à noter : ça se passait à la sortie de tous les ouvriers, et pas un ne s'interposa pour éviter un marron au feignasse.

Turellement, il alla porter plainte au quart-d'œil qui envoya deux roussins en bourgeois pour lui servir de chandelles à la sortie de l'atelier.

Toujours est-il, nom de dieu, que si les prolos prenaient l'habitude d'asticoter les fesses aux pestailles qui les mouchardent ou les emmerdent, ça les calmerait un brin.

Rien de tel comme les pains, les marrons et autres ingrédients de même calibre pour adoucir les moeurs des exploiters !

AU CUL LA MÉDAILLE

Mille bombes, si tous les prolos étaient aussi marioles que celui dont je vas causer, m'est avis que les patrons n'en mèneraient pas large.

Le pauvre bougre est vieux, il a 64 ans, et il

travaille en qualité de conducteur à l'usine Lemaire, une brasserie de Fontenay-le-Château, dans les Vosges.

C'est pas d'aujourd'hui que le vieux est dans ce bagne, foutre non ! Y a plus de 30 ans... Et avant ça, il a grillé ses poils à la campagne de Crimée.

Pour consolation, au dernier concours agricole, on lui a foutu une médaille de bronze qui, tout en gros, peut bien valoir 50 sous.

Le prolo n'a pas voulu qu'on se paye sa fiote à ce point : il a rigolé de la médaille et a refusé carrément une récompense aussi dégueulasse.

Bon dieu, il a bougrement eu raison !

Alors, quoi : non content de l'avoir exploité jusqu'à la gauche, on voulait lui mettre une marque, pour que personne n'ignore qu'il est une bonne bête de labour.

Il n'a pas marché, foutre ! Il a renvoyé sa médaille à mossieu le maire, qui l'a réexpédié au ministre.

Celui-ci l'a peut-être adressé à Wilson avec prière de la laver dans les prix doux.

Toujours est-il que tous les bons bougres à qui on offre cette garce de médaille devraient faire kif kif le vieux... On a plus besoin de pain que de médailles — sachez-le, sales jean-fesse de la haute !

LA VOLERIE AU CRÉDO

Cherbourg. — Hier, j'ai reçu une habillarde du jean-foutre Bressol, le fripouillard auquel j'ai astiqué les fesses l'autre jour.

« Mossieu, qu'il me dit, vous voudriez peut-être que je donne ma marchandise pour rien, puisque vous me traitez de voleur parce que je veux rentrer dans mes débours. »

Ce qu'on te reproche, bougre de charpateur, ce n'est pas de vendre ta marchandise à credo, ni de chercher à rentrer dans tes débours.

Quoique, là-dessus, y aurait rudement à t'en dire : ta vente à credo, en elle-même, est une sacrée filouterie. Tu fais payer la marchandise qu'on t'achète, bougrement plus cher qu'elle ne vaut, sous le prétexte que tu as des débours et des mauvaises payes.

A Paris, nous avons plus d'une usine à plumer les prolos qui pratiquent ton fourbi : la plus importante c'est la caverne de Crespin.

Eh bien, quand il a crevé, Crespin laissa à sa veuve, une tripotée de millions et la propriété de plus d'un millier de grandes maisons, richement construites, aux quatre coins de Paris.

Tout ça, comment ça lui était-il venu ?

Y a pas à tortiller : c'est en volant le pauvre monde !

Si tu n'étais pas si pochetée je t'expliquerais qu'on ne peut s'enrichir qu'en volant... mais j'en reviens à nos moutons :

Ce qu'on te reproche, le Bressol, c'est d'embarlificotter les prolos : tu fourres de force ta toile ou tes habits à des bons fieux qui se laissent d'autant plus faire qu'ils en ont besoin. Tir sais qu'ils ne peuvent pas t'empiler : ils travaillent à l'Arsenal et tu es sûr de ne pas perdre.

Si t'étais pas un chameau, quand tu les vois en retard tu patienterais, te disant : « Ma marchandise est archi-payée avec ce qu'on m'a versé... Tout le reste c'est du boni... »

Mais non ! T'es un filou de gros calibre ; pour lors, dès que tu vois tes pauvres débiteurs un peu en retard, tu leur fous huissiers et juges aux troussees, et tu leur fais deux cents balles de frais pour quarante sous de dette.

Et je te le répète, sale grigou : si t'es si rosse, c'est parce que t'es sûr que ces frais te seront remboursés, les prolos étant attachés à l'Arsenal !

Turellement, comme je perche à Paris, je ne sais tes manigances que par les copains qui m'écrivent, mais, si comme j'ai tout lieu de le croire, tu commets les canailleries que j'ai dites, t'es un bonhomme qui mérite la potence.

J'en démords pas !

Il paraît que dans mon dernier numéro j'ai mal écrit le nom de l'ancien manitou de l'Ar-

senal : il s'appelle Korn et pas Kom. Bast, en l'appelant comme j'ai fait, je ne me suis pas trompé de beaucoup.

CONTRE-COUP ASSOMMEUR

Il existe à Châlons une usine à gaz dirigée par la jésuiterie.

Inutile de dire que c'est un bagne infect : le contre-coup y est aussi rosse que partout ailleurs, sinon pire ! C'est une riche brute qui ne vaut pas la corde pour le pendre.

Y a quèques jours, il surveillait des prolos en train de décharger un bateau. Voilà qu'un pauvre bougre s'amène dans les alentours.

Sans quoi ni comme, à propos de rien, le contre-coup lui saute dessus comme un enragé, et le tarabuste à coups de poing et à coups de trique.

Le malheureux était tout en sang !

Comme de juste, les roussins se sont amenés. mais ils se sont bien gardés de chercher pouille au contre-coup ; c'est à sa victime qu'ils s'en sont pris, ils ont fourré le prolo au clou.

A vrai dire, ils ne l'y ont pas laissé longtemps.

N'importe, il n'en a pas moins été aux trois quarts assommé et, au lieu d'être protégé par les flicards, rabroué encore par eux.

Le pauvre bougre a porté plainte contre son assommeur : autant vaudrait qu'il pisse dans un violon.

Ah, si c'était tout le contraire : si le contre-coup avait été tarabusté, tous les juges se foutraient en campagne !

CHOUETTE RÉUNION

Les camaros des Sangliers ont eu une chic réunion l'autre soir à Châlons. Ils étaient épates de se voir si nombreux, nom de dieu !

Pour terminer la soirée, ils ont fait une collecte qui a produit 8 fr. 50 : cent sous pour les familles des détenus et le reste pour la propagande. Le tout a été envoyé à *La Révolte*.

Eh, les fistons, allez du boutoir, vous verrez que ça ira encore mieux que ça ne va.

JUSTICE BOURGEOISE

Epernay. — Les anciens seigneurs rendaient la justice « haute et basse » comme on disait l'époque.

Aujourd'hui les patrons continuent le même fourbi, seulement ils y mettent de l'hypocrisie. N'importe le résultat est pareil !

A preuve, le tuyau qui m'arrive sur la maison Moët : un bon bougre n'ayant pas tenu compte des règlements de ce bagne où il est expressément de fumer, fut pincé à griller une sibiche.

Pour punition, ce prolo appelé Milart et âgé de 39 ans, fut condamné à souffrir les vignes au sulfure de carbone.

Sacré punition, nom de dieu ! Pour lui, ça a été plus terrible qu'un coup de guillotine ; la maudite drogue l'a empoisonné et il est mort après trois jours de rudes souffrances.

Un médecin, dont je sais le nom, et que je ne veux pas citer pour l'instant, demandé à plusieurs fois, ne s'est présenté qu'à la mort.

La famille a réclamé l'autopsie de la victime, mais ouat ! On l'a envoyé bouler avec perte et fracas et on a attribué le décès du pauvre bougre à une congestion cérébrale.

Nom de dieu, voici un riche assassinat ! Seulement au lieu de pendre le prolo haut et court comme faisaient les seigneurs de l'ancien régime, les aristo-bourgeois l'ont jésuitiquement empoisonné.

SALE GARDE-CHIORME

Les bons bougres qui turbinent aux Forges de Trignac, un petit pays à côté de Saint-Nazaire, ont la déveine d'être sous la coupe d'une grosse charogne de contre-coup.

Y a pas longtemps que le Chappe fait ce sale métier, aussi il est rudement zélé, nom de

Dieu ! Il est toujours sur le dos des camarades, les asticotant ferme, pour que le travail de six jours s'abatte dans quatre. Par ce moyen, les camaros ne touchent pas lourd à la paye !

Le contre-coup s'en fout, lui. Il n'a qu'à passer à la caisse le premier du mois.

Seulement, m'est avis qu'il ferait bien d'en rabattre un tantinet, car les prolos ne l'ont pas à la bonne, et il se pourrait que l'un d'eux profite du printemps pour lui foutre une purge carabinée.

MINCE DE PURÉE !

Je reçois une babillarde d'un bon lieu des Ardennes, qui me dit que dans le pays y a une mistouffe affreuse.

Ces jours derniers, ayant eu l'occasion d'aller du côté de Thugny, qui est à une quarantaine de kilomètres de Mézières, partout il a trouvé la même déche. L'industrie du pays, qui était le tissage à la main, est flambée. Ce n'est de droite et de gauche que maisons inhabitées tombant en ruines.

Et faut pas croire que ça rende les pauvres bougres grincheux. Ah ! mais non, foutre ! La mistouffe les a rendus tafeurs ; ils ont un trac insensé des gendarmes.

Nom de dieu, voilà encore une preuve de plus que la misère ne rend pas le populo enragé.

Non, non ! Quand on a les boyaux vides, on ne pense à rien.

Ce n'est que quand on a le ventre plein que l'envie vous vient de manger le nez aux richards.

TOUJOURS LE BAGNE A CHAGOT !

A Montceaux-les-Mines, les crapuleries patronales y sont aussi communes que le charbon.

Qu'un prolo ait l'air de ronchonner, si peu que rien, et crac ! Ça suffit pour qu'il soit saqué.

C'est ce qui est arrivé à un bon bougre qui turbinait au puits de la Bastille : il a réclamé dix sous d'augmentation, 3 fr. 50 au lieu de 3 francs à son maître mineur, un gros bouffi qui s'est engraisé de la maigreur des gueules noires. Il n'en a pas fallu plus, le bon bougre a été foutu illico à la porte !

Le Richard, le garde-chiourme en question, arriva le cul nu, y a une quinzaine d'années : Chagot flaira une belle rosse dans ce mendigot, et il l'embaucha.

Pour ce qui est du prolo qui a été sa récente victime, il avait raison de réclamer : sa journée était rudement maigriote, comparée à celle des renégats de la bande à Patin qui, sans se la fouler, gagnent cinq et six balles par jour.

Le copain qui m'écrit me raconte que cette bande à Patin est un ramassis de tous les renégats, qui se sont foutus du côté de la Compagnie pour crouter en paix.

Y a là-dedans des birbes qui ont été des zigues d'attaque : ainsi, y en a un qui, en 1882, pissait sur les saints en place de les arroser d'eau bénite ; y en a un autre qui fanfaronnait, jurant de poignarder tous les amis de la Compagnie...

Et dire que tous ces oiseaux-là qui, en 1882, ont flanqué le bondieu dans l'étang du Bois-de-Verne, vont aujourd'hui pèleriner à Paray-le-Monial, ou baiser le cul du pape, à Rome ! C'est bougrement triste, nom de dieu !

MATRICULAGE DE PROLOS

Troun de l'air le soleil du Midi n'adoucit pas les patrons !

Au contraire, il les rend plus ficelles ; si on en juge par les frères Lèbre, qui ont un bagne de mécanique à Salons, un patelin près de Marseille.

Les maudits singes en question ont numéroté leurs ouvriers, tout comme au bagne ; seulement, pour plus de commodité ils ne leur font pas porter le matricule au capel.

Chaque ouvrier a sa médaille numérotée et à

toutes les heures d'entrée il doit la déposer dans une boîte exprès. Quand cette boîte est fermée, ça signifie que l'heure d'arrivée est passée. Conséquemment le prolo qui est en retard est obligé d'aller se balader jusqu'à l'heure d'entrée suivante.

Autre chose : chaque fois qu'un prolos de l'usine casse sa pipe, les patrons désignent quelques-uns de ses frères de chaîne et de misère pour aller à l'enterrement.

Les charognes veulent bien avoir l'honneur de faire accompagner leurs ouvriers morts à la peine, jusqu'au cimetière, mais ils ne veulent pas que ça leur coûte un radis. C'est les délégués qui dansent ! Et comme les frères Lèbre sont bougrement pratiques, si les prolos ont été absents un peu plus d'une heure, on leur fait carrément sauter deux heures.

COMMUNICATIONS

PARIS

Elections municipales de Paris. — Les copains et les groupes de Paris et de la banlieue qui désirent des affiches du *Père Peinard au Populo*, sont priés de le faire savoir au plus vite, à la turne, 4 bis, rue d'Orsel.

Les affiches seront prêtes les premiers jours de la semaine. Avis aux copains.

Aux camarades : A la suite d'une réunion tenue ces jours derniers, il a été décidé la formation d'une caisse de secours pour les camarades détenus.

Le groupe *les Solidaires* prie les copains de vouloir adresser ce qu'ils pourront au compagnon Paul Dessolas, 22, rue des Rigoles.

La première collecte a produit la somme de 9 fr. 10 qui a été partagée entre les compagnes F. C. et G.

— Causerie-Conférence par le compagnon Tortelier, salle Léger, 108, rue du Temple, le dimanche 9 avril à 2 heures.

Ordre du jour : les élections prochaines.
Entrée 0,15 centimes.

— Samedi, 8 avril au préau de l'école de la rue Vitruve, quartier de Charonne, réunion abstentionniste, 8 h. 1/2 du soir.

— Les anarchistes des 11^e, 12^e et 20^e et de la banlieue de l'Est, samedi 8 avril, à 8 h. 1/2, salle Firino, 144, boulevard de Charonne.

— Groupe des travailleurs Communistes-Anarchistes du XII^e, les Egaux des XI^e, XII^e et XX^e et le groupe abstentionniste de Montreuil.

Dimanche 9 avril, à 2 heures, salle Binet, 14, rue Erard, au premier.

— Le Groupe du XVIII^e arrondissement se réunira tous les vendredis, chez Boudinot, 96, rue des Martyrs, au premier, (coin de la rue Marie-Antoinette).

Chalons. — Le groupe *les Sangliers de la Marne* réunion le 16 avril, chez le compagnon Coulmiers, à la Maison Ronde, à la Côte de Troyes, à 7 h. du soir.

Tous les révolutionnaires sont invités.

Doyet. — Les copains faisant partie du groupe anti-autoritaire sont priés d'assister à la réunion privée, le dimanche 9 courant, au local convenu.

Le copain A. M. invite les sociaux ronchon-neux à venir discuter le socialisme actuel qu'ils préconisent comme étant le seul remède humanitaire.

Damery. — Le banquet des *Cossiers Champenois révolutionnaires* est fixé au 21 mai, la liste sera fermée le 16, afin que les fournitures soient prêtes. Le banquet se fera à Damery et sera suivi d'un bal de nuit, au profit de la propagande et des victimes de l'action.

Roubaix. — Tous les compagnons sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 9 avril, au local, 144, rue d'Inkermann.

Ordre du jour : 1^o Les élections législatives ; 2^o Causerie par un compagnon.

— Le *Père Peinard* et la *Révolte* sont criés et portés à domicile par le compagnon Apparcel, 18, rue Magenta.

Blôis. — Le groupe des *Toujours prêts!* se réunit toutes les semaines ; il invite les ouvriers désireux d'un meilleur avenir à ses réunions pour discuter les théories sociales.

Réunion, samedi 8 avril.

Le *Père Peinard* est vendu et porté à domicile par Colas Léon, rue Chemonton, n^o 3.

Saint-Nazaire. — Réunion des copains tous les dimanches après-midi, au restaurant Bertreux, rue de Nantes, en face la gare.

Les copains qui désirent des brochures, des chansons, etc., n'ont qu'à s'adresser à Guillaume.

Cherbourg. — Les groupes et les compagnons qui pourraient disposer de brochures, journaux, etc., pour la propagande, sont priés d'en adresser à Guyard, 29, rue Notre-Dame, Cherbourg.

Armentières (Plougsteert, hameau de la Petite-Flandre). Les anarchistes d'Armentières et des environs ainsi que les socialistes de gouvernement (spécialement invités) son prévenus qu'une grande causerie contradictoire, aura lieu le dimanche 16 avril 1893, au Château de la Dèche, à 4 h. du soir.

1^o La crise économique ; 2^o les jeunes filles révolutionnaires et leur rôle dans la propagande.

La réunion étant privée, des lettres d'invitation seront distribuées avant la séance.

Levallois-Perret. — Les Enfants de la Nature se réuniront le samedi, 8 avril, salle Mézerette, 83, rue de Gravel, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : les Enfants de la Nature se moquent du 1^{er} Mai.

Saint-Chamond. — Le groupe *les Amis de Ravachol* se réunit tous les dimanches matins, poste R. Causerie par un compagnon. Tous les camarades sont invités. — A partir du 9 avril, on fera une promenade familiale tous les dimanches soir. Le but en sera décidé à la réunion du groupe, le matin.

Les camarades qui disposeraient de brochures et de journaux pour aider à la formation de la bibliothèque du groupe, sont priés de les adresser au camarade Garinaud, François, 26, place de la Liberté, St-Chamond, Loire.

Saint-Ouen. — Réunion du groupe *l'Avenir social*, tous les samedis, 6, avenue des Batignolles, aux Bosquets-Fleuris.

Tous les copains de la banlieue sont invités.

Limoges. — Les lecteurs du *Père Peinard* qui désirent assister aux causeries du samedi doivent s'adresser à Beaugiron, Chemin du Petit-Tour, 4.

PETITE POSTE

S. Cette — D. Cognac — F. Guise — R. Révin — D. Calais — R. Couture — R. Argentan — P. Rabastens — C. Braux — D. Alger — D. Sens — B. Vienne — P. Lyon — L. Havre — M. Roanne — T. Montpellier — M. Avignon — D. Rennes — L. Nuit — L. La Brosse — R. La Baffe — B. Northampton — F. Reims — D. Monaco — L'Isolé, Dijon — H. Alais — M. Pont-à-Vendin — G. Bourg-la-Reine — P. Roanne — G. Marseille — C. Blois — F. Amiens — M. Toulouse — F. Frolois — P. Chalons — A. Damery — D. Carmaux — R. Havre — B. Jonvelle — G. St-Denis.

Reçu galette, merci.

M. Doyet. — Je connais peut-être le copain, mais je ne me souviens pas de lui ; j'en vois tant.

D. Jouvelle. — Je n'ai pas reçu le flanche dont tu me parles.

A vendre un chouette polycopie composé de deux cuvettes avec gélatine. Chaque cuvette a 30 centimètres sur 48.

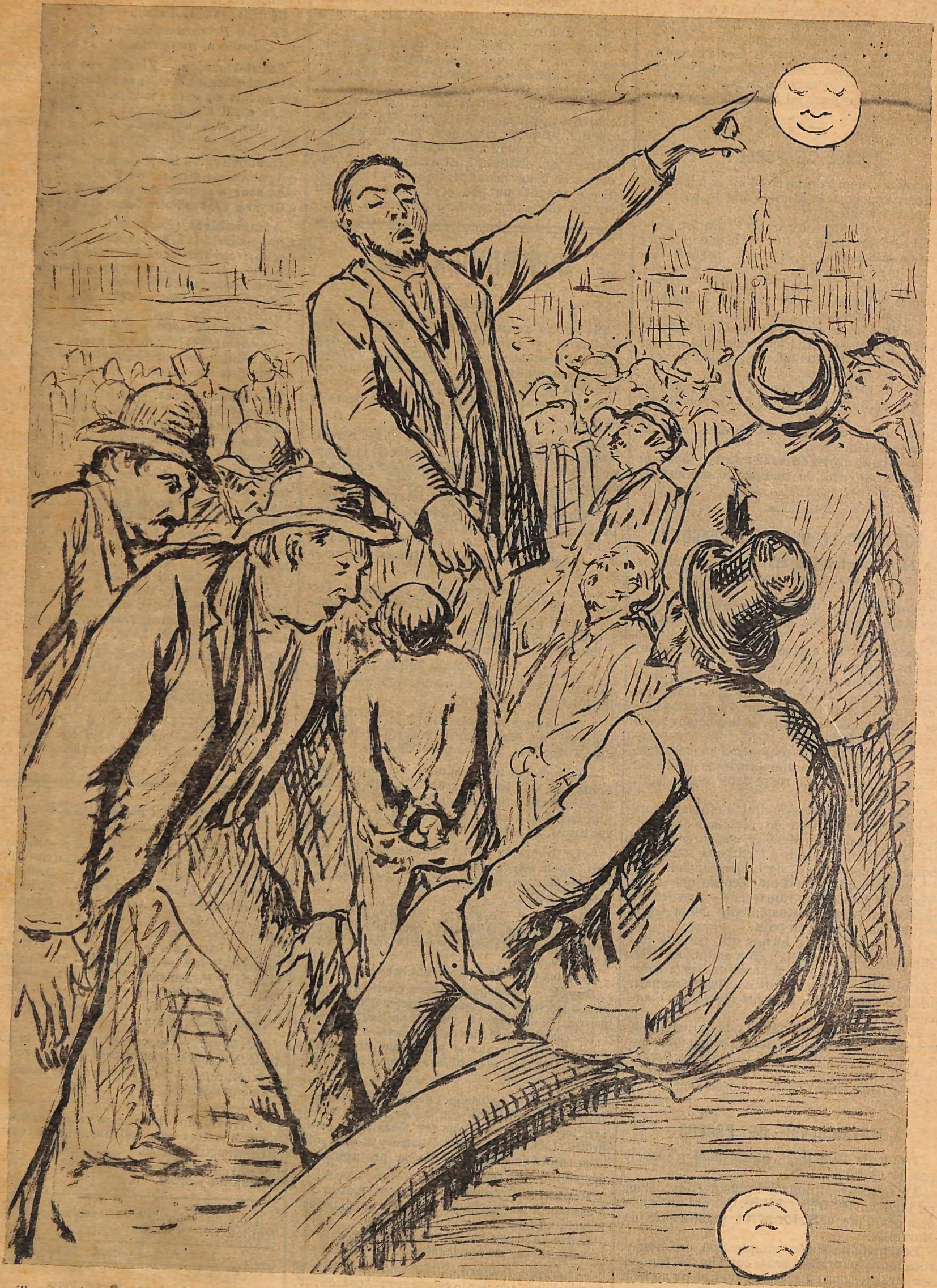
Prix, dix balles, le port en sus. S'adresser au bureau du journal.

Trop de copie ! A la semaine prochaine le feuilleton !

L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris

AVANT L'ÉLECTION



Tartempion. — Electeurs, on vous a fait des tas de promesses ; moi, j'y vais pas par quatre chemins : Je vous promets la Lune.... Je vous la donnerai : Je le jure!...

Les votards. — Vive notre candidat! Vive Tartempion! Vive la Lune!